
□ **Lu dans le document ministériel :**

Difficulté de lecture : niveau 2

La diablesse va de maison en maison, réclamant son enfant, qu'elle a perdu. Mais dès qu'on s'aperçoit qu'au lieu des pieds, la diablesse a des sabots, comme ceux d'une chèvre, les portes se referment, on éteint la lumière et on tremble dans le noir.

La diablesse se souvient que, du temps où son enfant était présent, elle n'avait pas de sabots, mais des pieds. Elle vivait aussi dans une maison qui a disparu, et elle s'est réfugiée dans la forêt.

Finalement, la diablesse décide de prendre pour enfant le premier qu'elle rencontrera. C'est une petite fille aux pieds difformes, chassée par les villageois persuadés que « *les petits pieds mal formés vont tourner en sabots* ». La petite fille accepte la diablesse comme mère et, soudain, les sabots de cette dernière redeviennent des pieds, tandis que sa maison réapparaît.

Cette histoire étrange, écrite simplement, peut aisément être mise en voix par les enfants, et donner lieu à un spectacle. Le thème de la différence peut être exploité, et le récit servir de support à la création de textes sur le thème de la quête d'un être aimé et de la reconnaissance.

□ **Présentation**

Cette présentation se concentre sur le thème de cette histoire d'amour qui rend « *pleinement humain lorsqu'il est donné et reçu* »¹ ; elle aurait pu aussi traiter de l'écriture qui donne tout son mystère et son sens au récit :

- le texte comporte 1673 mots dont 497 mots différents ce qui indique une moyenne de répétition des mots importante (3,37)

- le nombre de mots de base est 993 (sur 1673) dont 497 vocables² différents. Ce qui signifie que le texte est écrit avec un matériau plutôt familier pour les enfants.

Un récit court donc, avec un fort taux de répétition de mots qui n'empruntent pas à un vocabulaire très compliqué, un récit qui prend alors des allures de conte populaire, où la simplicité le dispute à l'évidence quand l'énigme insensiblement se forme et s'épaissit à la nuit tombée. Cette histoire d'une mère qui cherche un enfant perdu et que le village rejette sous prétexte d'une difformité physique pourrait offusquer le jeune lecteur, le toucher précisément dans ses bons sentiments, la tendance culturelle qu'ont les auteurs et les éditeurs – les parents et autres éducateurs – de trouver naturel que les enfants soient bons, justes et honnêtes. Il n'en est rien et Marie Ndiaye le sait, elle qui, indiscutablement, écrit hors de la sensiblerie, écrit en jouant habilement sur les contrastes (nos contradictions) : le visage de la diablesse est beau mais ses pieds sont ceux d'une chèvre, la diablesse a des sabots fins et petits mais personne n'a de pieds pareils, la diablesse souffre et elle est polie, gentille mais elle est trop différente... Alors, la faible lumière d'une maison qui éclaire, au bout du conte, cette nuit somptueuse trouble le lecteur pris d'un indicible malaise.

Cette diablesse, douce et malheureuse, inoffensive et en danger, impossible que le lecteur, à un moment de sa lecture, ne s'en méfie pas lui aussi, par rejet de l'autre, par peur de la différence ou par faiblesse parce qu'une mauvaise réputation est presque toujours une preuve et que le genre humain doit faire tant d'efforts pour se montrer bienveillant. Alors, la longue plainte peut se dérouler, éternelle et répétitive – remarquablement soutenue par l'écriture - infinie douleur d'aimer et d'être aimé dans l'humanité civilisée et bien pensante. La force de ce livre, c'est d'installer la critique sociale dans un univers fantastique et d'impliquer le lecteur jusqu'à ce qu'il se découvre peut-être complice d'ostracisme. Il serait dommage de passer à côté d'une telle chance de découvrir, en si peu de pages, de la littérature, de celle qui, sans complaisance, donne du monde une vision éblouissante sans le montrer superbe. Le désespoir qui plane dans ce livre – même si apparemment ça se

termine bien, mais c'est à voir – est relevé par les illustrations de Nadja qui, en jouant du sombre et du flou, renforce la confusion des sentiments, leur faux éclat, notre terrible condition humaine.

□ **L'auteur**

Née en 1967 à Pithiviers, Marie Ndiaye a reçu le Prix Femina en 2001 pour son sixième roman, *Rosie Carpe*, éditions de Minuit. Aujourd'hui, elle est la première auteure vivante à être jouée à la Comédie Française avec « Papa doit manger ».

D'elle, Alain Robbe Grillet dit dans un entretien donné au Figaro Littéraire du 4 octobre 2001 : « *Marie Ndiaye me touche [...] Il y a là une présence réelle du monde, une vraie présence littéraire. Dans Rosie Carpe, il y a de si fortes allusions à Faulkner qu'on a l'impression que ça se passe en Alabama. (...) c'est un univers extrêmement dense, tangible, convaincant, dans la désespérance.* »

Et de ce même roman, on pouvait lire dans Le Magazine Littéraire n°404, décembre 2001 : « *Peut-être parce que Rosie Carpe s'en va en Guadeloupe, il apparaît rétrospectivement que l'univers de Marie Ndiaye a quelque chose de tropical : humidité de cette misère de l'humanité qui poisse, d'où qu'elle vienne, poussière poudreuse de la route, même bitumée, aveuglante lumière des faits, et ce vert de la vie pétulante, de l'entrain.* » Une atmosphère qui plane sur le conte de la diablesse.

□ **L'illustratrice**

En tant qu'illustratrice ou auteure-illustratrice, Nadja a déjà une œuvre abondante qui se caractérise par des livres qu'elle illustre seulement et d'autres qu'elle réalise complètement (textes et images). Sa palette est grande qui parcourt aussi bien les ambiances pâtesuses où la clarté somptueuse le dispute aux teintes obscures, chaudes et envoûtantes (*Chien Bleu, La petite fille du livre, L'enfant des sables...*) que l'humour parfois grinçant où la caricature d'un trait impertinent s'impose comme un regard ironique (*Le petit chaperon vert, Thomas P'tit Pois va en Afrique, la série des Maxou...*)

□ **La collection**

La collection « Mouche » de L'école des loisirs s'adresse aux lecteurs « qui aiment déjà lire tout seuls ». Les textes sont courts, aérés, écrits en gros caractères, ils se veulent simples et sont encore abondamment illustrés. Ils constituent une transition entre l'album et le premier roman.

□ **Premières approches**

- Couverture

Le titre de ce livre, très court, très fin, annonce deux personnages : une diablesse et son enfant mais un seul personnage déambule de dos dans la rue déserte d'un village, la nuit, puisque toutes les maisons sont éclairées et que la lune, ronde et blanche, illumine d'en haut la scène. Le mot diablesse évoque maléfices et autres sortilèges... On s'attend à entrer dans une histoire avec des drames, des ruses et des choses effrayantes. Quels méfaits la diablesse a-t-elle pu ou va-t-elle commettre ? Sur son enfant ? Avec lui ? Doit-on avoir peur d'elle ? De quelles menaces est-elle porteuse ? Est-ce à cause d'elle que les gens sont enfermés chez eux ? La couleur bleue domine, bleu nuit pour le ciel et les maisons, gris bleuté que l'argent de la lune irise pour la rue du village. De cette couverture se dégage une impression de solitude, de silence et de mystère.

- 4^{ème} de couverture

Tip-tap, tip-tap, quel est ce bruit dans la nuit ? C'est la diablesse qui va de maison en maison, à la recherche de son enfant perdu.

À la vue de ses petits sabots noirs, on lui claque la porte au nez et on éteint toutes les lumières jusqu'à ce que ses pas se soient éloignés, tip-tap, tip-tap...

Et la diablesse prend son chemin. Elle cherche sans se lasser. Ses yeux sont tristes et pleins d'espoir.

Elle sait qu'autrefois, il y a longtemps, elle avait un enfant, et aussi une maison. Et elle sait qu'elle n'a pas toujours eu des sabots noirs.

Un livre pour les enfants qui aiment déjà lire tout seuls.

La 4^{ème} de couverture apporte quelques réponses : c'est bien la diablesse qui se promène dans le village à la recherche de son enfant perdu. Les gens ont peur à cause de « ses petits sabots noirs », un des attributs du diable (le diable, symbole du méchant, de la nuit, était représenté sur les chapiteaux des cathédrales, grimaçant, couvert de poils, souvent avec des cornes et des pieds fourchus). Avant, elle avait une maison, un enfant et pas de sabots noirs (elle n'était pas diablesse, donc) mais ce temps reste flou comme si cette femme avait perdu la mémoire ne gardant que le pauvre souvenir d'une vie ordinaire que des circonstances étranges auraient dégradées, apportant au personnage déclassement social et vide affectif. D'autres questions surgissent : Va-t-elle le retrouver ? Redevenir « normale » ? mais aussi qui lui a pris son enfant et sa maison et pourquoi ? Si le diable est largement représenté dans la littérature jeunesse, la diablesse l'est moins, les figures féminines maléfiques empruntant plus volontiers aux sorcières et autres ogresses. Les formes symboliques du diable nous encouragent dans nos hypothèses premières : ce conte, loin de chercher uniquement à nous toucher par le thème de l'amour perdu et retrouvé, puise dans la profondeur de nos contradictions, nos ambivalences, notre cruauté superbement mise en valeur par l'opposition avec le sentiment culturellement le plus valorisé dans nos sociétés : l'amour maternel.

« Le diable symbolise toutes les forces qui troublent, assombrissent, affaiblissent la conscience et la font régresser vers l'indéterminé et l'ambivalent (...) Qu'il s'habille en *Monsieur très bien* ou qu'il grimace sur les chapiteaux des cathédrales, qu'il ait une tête de bouc ou de chameau, les pieds fourchus, des cornes, des poils sur tout le corps, peu importent les figures, *il n'est jamais à court d'apparences*, mais il est toujours le Tentateur et le Bourreau. (...) Sur le plan psychologique, le Diable montre l'esclavage qui attend celui qui reste aveuglément soumis à l'instinct, mais il souligne en même temps l'importance fondamentale de la libido, sans laquelle il n'y a pas d'épanouissement humain... »³

□ Feuilletage

Le texte est écrit en gros caractères, de façon aérée. Il est accompagné d'illustrations en noir et blanc qui créent une impression de mystère et d'angoisse, l'histoire se déroulant la nuit, un univers opaque. Elles présentent lieux et personnages. On retrouve la rue du village, il y a aussi une forêt. On reconnaît le personnage de la couverture, on lit l'épouvante sur le visage des personnes qui lui ouvrent leur porte, on voit les pieds fourchus de la diablesse, un enfant qui s'enfuit, un autre accroupi qui attend. Enfin la diablesse tient un enfant par la main, puis dans ses bras, puis se penche sur un enfant allongé et l'enfant ne se débat pas : tout a l'air de se dérouler sereinement. Ces illustrations d'une femme et d'une fillette font écho à deux autres personnages, de même nature, que Nadja avait mises en scène dans « La petite fille du Livre »⁴. Qui est cette enfant ? Celui de la diablesse qu'elle a retrouvé ? Comment l'a-t-elle retrouvé ? Va-t-elle redevenir humaine ?

Les illustrations de l'intérieur n'occupent pas toutes la page à l'identique : si certaines semblent servir de décor au texte (pp.6-7, pp.25-26...), d'autres (p.11, p.15) surgissent de la page déchirée du livre, tandis que d'autres, classiquement (pp. 21, 27, 31) sont droites et mordent sur le texte sauf celle de la page 31 ; certaines enfin, occupent tout l'espace (pp. 12, 13, 39) obligeant le texte à s'inscrire en blanc. Une illustration est encadrée (p.18) offrant un portrait serré de la diablesse.

□ Résumé

Depuis qu'elle a perdu son enfant, une « diablesse » le cherche. Sans trêve, elle va de maison en maison le réclamant mais les portes se ferment d'autant que ses pieds se sont transformés en sabots ; elle est la diablesse qui fait peur à tout le monde.

Lasse de ne pas le retrouver, elle décide de prendre le premier enfant venu. C'est une fillette aux pieds difformes, chassée par les villageois, qui accepte cette adoption et rend, à la femme esseulée, un statut de mère douce (elle porte l'enfant à la fin), à la vagabonde un statut social (elle retrouve sa maison), à la diablesse un statut humain (elle retrouve ses pieds et découvre la maternité ce que suggère la dernière phrase « *Je ne pensais pas qu'une petite fille était aussi lourde à porter* »).

□ Les personnages

- *La diablesse*

Une femme qui, ayant perdu un enfant, n'a plus «... *le pied humain* » mais un pied fourchu. Sa vie ne consiste plus qu'à chercher inlassablement cet enfant. Elle est belle, a de « *beaux yeux* », un « *beau visage doux* », une « *jolie figure* ». Ne dit-on pas d'une femme qu'elle a la beauté du diable ? Mais ses pieds diffèrent, l'apparentant, par leur aspect caprin, à l'espèce animale à laquelle son mode de vie l'associe : elle trouve de quoi manger dans la nature et « *dormait le jour, sortait à la nuit* ». Si ce n'étaient ces allures de nomade et d'oiseau de proie, peu de choses la distingueraient des humains, elle a même « *des habits bien propres* ». Enfermée dans sa douleur, elle n'a pas conscience de la peur qu'elle inspire, elle « *ne savait même pas pourquoi on la redoutait*. » Elle a parfois conscience de son état (les bruits de ses pieds « *quand elle entrait dans la chambre où son enfant dormait, elle n'entendait pas : tip-tap, tip-tap* ») et de l'anormalité du changement, « *elle voyait, en baissant les yeux vers ses pieds, de petits sabots de chèvre qui l'étonnaient encore maintenant* », mais elle reste prisonnière de ses sensations : « *C'est un soir, un triste soir, qu'elle avait regardé le creux de ses bras arrondis et constaté que son enfant n'y était plus* ». Sa douleur, sa différence font d'elle une victime émissaire, un pharmakos au sens mythologique.

Une femme acquérait et acquiert encore son statut de femme en devenant mère. En perdant son enfant, celle-ci perd pieds ! Sans Domicile Fixe, elle fait la manche, quémendant... un enfant, la vie. La peur des gens du village est peut-être la peur de déchoir, de finir comme elle.

- *Les gens du village*

Ils sont présentés individuellement (la personne) avec cette peur instinctive de l'inconnu : *la personne qui avait ouvert sa porte... la personne qui n'avait pas eu peur d'ouvrir sa porte... la personne qui avait oublié d'avoir eu peur en ouvrant grand sa porte...*

Ils sont présentés comme des êtres isolés faisant bloc (chacun... chacun... chacun...) dans l'anonymat de la foule (on... on... on...) et vibrant à l'unisson : égoïsme, superstition, peur de l'altérité...

Ils sont organisés et toutes leurs peurs entrecroisées sont une arme : cet enfant que personne n'a vu se met à exister réellement et on le traque : *on regarda attentivement... on observa de près... on examinait tout particulièrement...* Traque sociale qui rappelle des lieux et des temps – non disparus – où le politique planifiait, avec le consentement silencieux de la population, l'extermination d'un genre humain stigmatisé : « *Chassons celle-là ou elle nous portera malheur. Ses tout petits pieds mal formés vont tourner en sabots, et alors il sera trop tard.* »

- *La petite fille*

Elle est sans défense mais confiante, s'abandonne facilement en posant « *sa toute petite main dans la main tremblante de la diablesse* », trouvant refuge dans les bras de celle qu'elle reconnaît et trouve belle, inoffensive et aussi parfumée que la forêt. C'est une exclue, une vagabonde, comme la diablesse.

Suite dans « lectures expertes n°3 »